

26. Dans la maladie

A Adelaïde

« Je voudrais, s'il était en mon pouvoir, vous procurer une meilleure santé ; je prie le Seigneur de vous la donner, mais il est le Maître, et nous devons nous en reposer entièrement sur sa bonté paternelle. Je suis bien persuadé que, si la chose était à votre avantage, il vous rendrait bientôt la santé, mais il sait mieux que nous ce qui nous convient. Adorons la profondeur de ses desseins, sans vouloir les pénétrer. Ce que nous savons, c'est qu'il ne tient qu'à nous de faire tourner à sa plus grande gloire et notre plus grand bien, tout ce qui nous arrive de bien ou de fâcheux, même les plus petites choses. Soyons attentifs à le faire ; la chose est quelquefois difficile dans un temps d'infirmité ; cette difficulté en augmente le mérite, et Dieu vient à notre secours. Unissons constamment nos cœurs à ceux de Jésus et de Marie ; nous y trouvons abondamment de quoi suppléer à toutes nos misères. Qu'il est bon en tout temps et singulièrement dans ce saint temps (de carême !) de penser à tout ce qu'ils ont souffert, et comment ils l'ont souffert. » (2 a 381) 4 mars 1806

« Je compatis beaucoup à votre état de faiblesse corporelle ; mais nous avons appris de saint Paul que cette faiblesse du corps ne préjudice point à la force spirituelle de l'âme. Tenez-vous bien unie à Notre Seigneur, retirez-vous dans Son cœur divin, comme dans une forteresse imprenable ; il vous communiquera sa force, et rien ne pourra vous ébranler. » (2 a 384) 14 mars 1806

Ses propres ennuis de santé

Le plus souvent, il dit sa santé très bonne. Parfois il parle des clous (furoncles) qui l'affligent dont un sur la poitrine qui lui fait penser au côté transpercé du Seigneur. Mais il y a cet extrait sur un 'malaise', qui a pu être cardiaque...

« Je viens d'écrire à Mme de Montjoye et à Mlle le Gault. C'est à peu près tout ce que je puis faire, me sentant un malaise, qui m'a beaucoup gêné cette nuit. Ma poitrine, les épaules, tout le haut du corps est comme brisé, la tête pesante. Je crois que c'est une sorte de rhumatisme, occasionné par le mouvement des humeurs : effet assez naturel du printemps. Ce ne sera, j'espère, qu'un mal passager. Je prends un peu d'eau de guymauve.... » (2a 386) 21 mars 1806

Puis le lendemain, devant l'inquiétude d'Adelaïde qui lui fait apporter des remèdes :

« Je suis mortifié de vous avoir si fort alarmée ; je me porte à merveille. J'ai eu une très bonne nuit qui m'a parfaitement remis, et dissipé tout à coup toutes les douleurs que j'avais ressenties. » (2a 387) 22 mars 1806

Et un peu plus tard...

« Ne vous inquiétez pas pour ma santé. Elle n'en vaut pas la peine. Quand on vient sur l'âge et quand on approche le tombeau, il faut bien avoir quelque infirmité, qui nous en avertisse. C'est une grâce de Dieu qui nous détache de la vie présente, et nous fait soupirer après l'autre. Elle peut être pour nous d'un très grand avantage. Demandez bien à Dieu pour moi que je sache en profiter. D'ailleurs, jusqu'à présent, mon infirmité est peu de chose. Tout ce que j'aurais à craindre serait de devenir impotent, de ne pouvoir plus me servir et d'être à charge des autres. Après tout, je ne veux la-dessus que ce que Dieu veut, et je suis résigné à tout. Cependant, rien ne m'annonce encore que cela doive arriver bientôt ; il me semble même que, depuis quelque temps, j'éprouve un mieux considérable, je suis quelque fois longtemps sans songer à mon mal tant j'agis librement de mon bras, qui était affecté. Je vous dirais à mon tour d'avoir soin de votre santé, mais sans aucune inquiétude, et seulement parce que l'ordre de Dieu le demande, et parce que le soin modéré que l'on en prend est une chose qui lui plaît. Du reste, oublions-nous nous-mêmes, et nos propres intérêts, pour nous occuper des siens, qui sont aussi les nôtres. Je suis en Lui tout à vous. P.J ». Tome 3, p.80 (2a447)